

Jeanne Ribaucour

Art et Métier

Notes rapides
Réflexion sur le travail
Janvier 1989 à Février 2001

1989

2 janvier 1989

A propos de « Comme un vol de Puffins ».

Le thème s'est imposé pendant ma cure. Sous forme de flash : le contraste entre amours enfantines et amours séniles. Le temps a passé. J'ai rédigé de façon plate : dessiné les personnages. Ludo. Papé. Le curiste. Marti Rose. Le Yachtman. Grande insatisfaction- impression d'avoir écrit dans le style syndicat d'initiative.

Le temps a passé. J'ai repris mon texte. Au thème venait maintenant se greffer une sorte de dimension musicale (mais pourquoi dans un deuxième temps?). J'ai imaginé les onomatopées : pff.. tss... aïe... Le texte se corsait.

En fait, dès le départ il y avait dans mon idée un parallélisme. Mais le thème était alors intellectuel. Le contraste m'était venu sous forme d'une idée (une bonne idée). A savoir ceci : deux sexualités aux deux pôles de la vie, deux vantardises dissimulant l'impuissance. La musique était l'élément indispensable à la réussite d'une entreprise aussi subtile.

Dès que les onomatopées sont entrées dans le jeu, l'écriture s'est épurée et compliquée en même temps. J'écrivais une fugue (sans connaître les lois de la musique). Les deux motifs s'entrecroisaient, se rencontraient, se répercutaient. La surprise a été alors de découvrir que ma première version écrite (plate) était parfaitement utilisable. Elle s'intégrait tout à coup, révélait ses richesses, une fois que le rythme était acquis.

« Comme un vol de puffins » est un morceau de musique (pour moi).

/----/

Daniel dit qu'un texte est toujours empreint d'une petite musique, s'il est bon. Je n'avais prêté qu'une oreille distraite à cet aphorisme. Imaginant « petite musique » sous un jour plutôt intellectuel. Un tracé intérieur, par exemple. Or je crois maintenant qu'il s'agit d'un sens plus littéral.

Pourquoi, en effet, ai-je tant enregistré certains passages de « Maria » qui me donnaient du fil à retordre ? Lorsque j'écoutais mes pages au lieu de les lire, les disharmonies me blessaient l'oreille. Je trouvais immédiatement l'endroit où le tissu écrit fléchissait.

/----/

Lorsque j'écris un poème, je suis en quête de musique à l'état pur. Je déteste le poème sous sa forme inachevée, quand il ne chante pas absolument ce qu'il dit. Il y a le rythme. Souvent très syncopé - les assonances - la rime, mais qui se doit de n'être jamais répétitive pour surprendre. La sentimentalité du poème résonne au second degré, dans le mystère de l'ineffable non dit. Dans la suggestion chuchotée à voix basse.

C'est foutrement ardu. Mais comblant. En fait, « ma » poésie est en route, mais n'est jamais tout à fait ce que j'attends d'elle. Il y a un peu de chanson, un peu d'onirisme, beaucoup de métaphysique. J'aime être en route et n'avoir pas trouvé la forme parfaite que je souhaite. Car si cette forme parfaite était, fatalement je ne ferais que réitérer mon inspiration. Je serais arrivée quelque part et deviendrais raseuse.

Il n'y a pas de procédé en poésie. J'imagine qu'il n'y a pas de procédé en musique. Simplement une écoute et puis un chant. Mais un chant qui obéit à une loi, toujours renouvelée : atteindre une certaine harmonie dans une très grande économie d'effets.

/----/

Travail sur la nouvelle de Jicey Carina : « Ma sœur ».

Ce texte n'était pas de moi. Je me suis contentée de le taper à la machine. Coupant les phrases au plus juste. D'une longue phrase, j'en faisais cinq ou six. Parfois un alinéa pour mettre une beauté en lumière. Ce travail là était beaucoup plus riche que les quelques corrections de syntaxe que j'ai du effectuer – que les périphrases supprimées ou remplacées par un substantif. La mise en page d'un texte est d'une importance capitale. La façon d'agencer le discours, les point virgules, les virgules, les parenthèses. Tout l'ordonnement des mots en quelque sorte (même si ordonnement est un néologisme de mon cru).

C'est en tapant et retapant inlassablement les pages de « Maria » que j'ai appris ce savoir-faire là. L'expérience du dispositif. L'architecture d'un paragraphe, l'aménagement de ses espaces.

Un texte est un matériau précieux – brut – issu de l'âme. La deuxième création consiste à lui faire rendre gorge – à en exprimer toute la ressource – afin que l'œil, l'oreille et l'esprit s'unissent pour en recevoir l'intégral message.

/----/

Le bavardage.

S'il y a une chose dont il faut se méfier en écriture, c'est le bavardage. Le bavardage n'est pas parole. Il est ratiocination (raisonnement spécieux), discours qui tourne en rond verbeusement. Quand on écrit, il vous vient fatalement à un moment ou à un autre un peu de bavardage sous la plume. Exactement comme dans le langage oral (mais le langage oral s'évapore aussitôt). Quand je me relis, je traque furieusement ces pets de plume. Je ne m'en pardonne pas un seul.

En effet, le dit se doit d'être pur de toute scorie. sinon l'effet est nul. On ne biffe jamais assez, on ne coupe jamais assez de redites. Ce qui répète une émotion et sa nuance doit être impérativement proscrit.

L'écriture dite « féminine » est le piège à glu de tous les bavardages. L'écriture des journalistes idem. L'une se veut chatoyante et séductrice à coups de bassines de confitures sur le feu dansant, l'autre se veut métaphoriquement calembouresque. Il en résulte un charabia incroyable, que seule la mode du jour peut faire accepter par le lecteur paresseux.

J'écris lecteur paresseux et le regrette aussitôt car pour un vrai lecteur (celui qui boit un texte comme lait nourricier) certains écrits de journalistes sont indécryptables. Parce que les jeux de mots, les assonances, les quiproquos langagiers entraînent le propos dans un labyrinthe tel qu'au bout de la phrase on ne sait plus de quoi il est question. Le lecteur qui gobe de tels écrits n'est pas paresseux. Il n'est pas lecteur, mais voyeur de mots. Il stagne dans un à peu près linguistique, vaguement ébloui. Content.

L'écriture « féminine » traditionnelle (pots de confitures et pelotes de laines) propose une atmosphère rassurante. Les femmes l'aiment, en général. Elles s'y sentent à l'aise comme dans de vieilles pantoufles. Toutefois, les pages remplies de cette façon par Frédérique Hébrard, les sœurs Groult et tant d'autres consœurs, n'ont rien à voir avec la littérature. Si j'en fais ici mention, c'est par terreur de tremper ma plume dans ce genre d'encre. Étant femme moi-même, ayant donc à parler en tant que femme.

Nul n'imaginera mes peurs au sujet de l'écriture dite féminine. Mes soupçons incessants envers moi pour chaque phrase descriptive venue spontanément sous mes doigts.

Écriture de femme, oui. Écriture féminine, non.

J'ai résumé ces appréhensions dans le chapitre I de Maria : le vieux du quatrième... Formant le vœu de l'écrivain androgyne – en fait une vue de l'esprit.

23 février 1989

L'écriture plaît à l'ouïe. On ne dira jamais assez l'importance de la lecture à haute voix.

Hier j'ai enregistré les vingt premières pages de « au soir à la chandelle » puis je les ai écoutées.

Travail en deux temps. Qui consiste en premier à lire tout haut, lentement, en mettant chaque terme en valeur. Apprentissage indispensable (et difficile). Ensuite, l'écoute.

L'œil dérape parfois du papier. L'oreille est plus exigeante. Il semble que le dit pénètre mieux la zone inconsciente (privilegiée). L'émotion est plus forte. La retenue pudique du texte vibre davantage. Pas une miette n'est perdue. si le rythme général de la page n'a pas atteint, par dépouillement, sa structure, on le sent aussitôt. Les mots en trop blessent l'âme, la technique correctrice s'impose, mais sous forme d'intuition, ce qui est plus efficace.

Ces pages de « au soir... », je les ai entamées dans une austérité d'inspiration épouvantable. Décidée à écrire l'instant, le quotidien, les éléments actuels de cet hiver assez sombre. Assaillie par le doute et la lassitude à propos de mes facultés d'invention, j'ai décidé de ne pas me noyer – d'écrire coûte que coûte. Affolée par mes ratures et mes recommencements (Maria), j'ai une règle de travail neuve : ne pas écrire une page plus de deux fois. Ceci afin de me rassurer.

L'écoute m'a surprise. J'ai cru (sur le moment) avoir atteint quelque grave sommet intérieur, et cela m'a réconfortée.

Mais qui me dit que demain je ne haïrai pas ces pages ? La difficulté est bien entendu parler de soi. Acte haïssable mais ici nécessaire. Par la grâce des symboles et de l'humour c'est chose faite autant que faire se peut.

Marie Thérèse Simon a lu devant moi « Comme un vol de puffins ». Elle a ri et disait sans cesse : « On y est ! On y est ! ». Ce qui m'a perturbée, car je trouve ce texte un peu « syndicat d'initiative ».

Plus j'écris, plus l'économie de langage pour dire les choses me paraît indispensable.

Le mauvais écrivain, c'est celui qui se noie dans les effets souhaités. Qui emploiera deux lignes de périphrases pour suggérer une pomme, alors que le mot « pomme », authentiquement à sa place dans une phrase courte, sera beaucoup plus éloquent.

La peur du cliché engendre les « périphrases artistiques ».

Cependant, il n'y a qu'une façon de dire les choses. L'utilisation de certains mots assez moches comme « dorénavant, contrairement » etc... simplifie souvent le discours. Afin de ne pas sombrer dans la platitude, on doit trouver une place harmonieuse à ces locutions.

Le texte n'est que bavardage si on le lit avec le sentiment d'avoir sous les yeux une accumulation de métaphores. Il vit si quelque inspiration secrète harmonise silences et images. La mise en évidence est le suprême de l'art d'écrire.

Le texte est un paysage à trois dimensions. Profondeur, perspective, composition. Voilà les données peintures de l'écriture.

Assonances et rythme apportent l'ultime touche de perfection.

/----/

Mars 1989

A propos d'une émission sur la religion Brahmane (France Culture). Définition du sanscrit : ce serait le langage épuré qui transmettrait la vraie parole. Le petit Robert dit, à propos du Sanscrit : Langue indo-européenne (langue classique de la civilisation brahmanique).

Cette affaire de langage épuré, c'est à dire travaillé et retravaillé pour atteindre au message universel, tout de même !

/----/

Tentative à propos du « livre sur le mariage » (épithalame, appellation provisoire).

Je rédige les différentes anecdotes de mon Décaméron. La première (l'enfant de Marie perchée sur l'armoire) me semble dès le premier jet être de ton juste. Ici je cherche le ton « conteur ». C'est à dire le récit parlé, économe de considérations intérieures. Les notations doivent être brèves et contenir le discours en puissance. Grande difficulté à ne jamais faire intervenir l'auditoire directement. Mais indirectement par la conteuse qui suggère ces interventions soit par des « ne me dites pas que... » soit plus savamment par des ruptures de ton. C'est là un « genre » neuf que je trouve tonique, quoique assez difficile. Il s'agit d'écrire « parlé » sans parler directement sur la feuille. Je m'en sors par une identification qui ne me coûte pas avec la conteuse. Mais chaque conteuse aura un style de parler personnel. Le nec plus ultra serait de ne pas indiquer qui parle et que chaque conte soit attribué implicitement à chacune des Parques – stimulante difficulté...

Après le « pour » le « contre ». Rien de plus castrateur que l'anecdote vraie entendue puis transmise. Le formel se glisse illico. On sait où on va. La plume ne vogue pas au gré du vent. On est foutu à l'avance.

/----/

Conversation (technique) au téléphone avec Jean Simon. Il a reçu sa marguerite. Tape ses poèmes (avec délice) en caractères penchés. S'enthousiasme pour l'apparence très belle que prend alors sa poésie. Nous constatons l'importance de la mise en place du texte sur la page. Etc...

/----/

Épithalame :

Écrire « parlé » est un piège du diable. On ne peut écrire comme on parle. Il faut impérativement sublimer. Certaines pages de l'Ulysse de Joyce ouvrent des portes. En fait il ne faudrait aucune retenue d'esprit, mais en même temps de la ruse pour charmer et enchaîner. C'est l'art du conteur qu'il faut avoir en tête. Le conteur charme. Il prend le temps de décrire mais en même temps ne le prend pas complètement. Il suggère à coup de détails et paf ! utilise la rupture pour mieux asseoir ses effets (et les intonations de voix !). J'ai tenté de raconter oralement en m'enregistrant. Fiasco total. Rien que l'utilisation d'un procédé coupe net le flux. Ce n'est pas la méthode qui convient. Il est préférable d'écrire en croyant être entendu. Sorte d'autosuggestion qui échappe pour un rien. L'acte d'écriture étant pervers et follement intellectuel...

/----/

En fait l'erreur a été je crois de vouloir écrire séparément l'anecdote. Quand on écrit c'est une affaire d'état d'esprit. Si le récit se déroule, l'auteur est pris dans un rythme général. il est sous le charme (avant de charmer). Nouvelle tentative en « suivi ».

/----/

En fait, il faut trouver comment rendre les intonations de voix : la sensualité gourmande de la prononciation qui excite les sens de l'auditoire, le met en appétit. La précipitation du mouvement des mots pour évoquer l'action. La grandiloquence. Le chuchotement. Etc...

/----/

En fait, c'est l'état de grâce qui compte. Ces mois-ci j'en suis totalement démunie. Mes tentatives sont lourdes et besogneuses. Aucun procédé ne peut suppléer à l'état de grâce. Qui consiste à écrire porté par ce que l'on dit. Même si en premier temps c'est le chaos, ce chaos est riche. Je n'oublierai jamais l'état de grâce dans lequel je me trouvais pour écrire comment Alphonse faisait ses courses au supermarché, l'esprit hanté par la mort de Maria. C'est un des textes qui m'a le mieux coulé de la main. Je l'ai corrigé et recorrecté, sans doute. Mais jamais réellement transformé. En l'écrivant « j'entendais » le cliquetis de la machine à écrire de Maria instinctivement mêlé à la musique du supermarché (mais toutefois dissocié). Je sentais l'odeur du fromage – convoitais les seins de la caissière etc... Pour ce faire, il faut être en quelque sorte en transes. Être habité par le personnage au point qu'il se substitue complètement à l'écrivain.

C'est une aventure qui se fait bien rare dans ma tête, ces temps-ci. Il y a une perte de foi très desséchante en moi. Qui détourne mon esprit de son but. Ce qui était un acte pur est en ce moment une sorte de devoir. VOUE A L'ECHEC. (Me suis-je trompé de carnet ?).

Peut-on écrire : « elle est en proie d'une enfance ressuscitée » ou « elle est la proie d'une enfance ressuscitée » ? Je pense que c'est ce qu'on appelle une LITOTE. Puisque ça exprime en raccourci un état d'âme bienheureux, nostalgique, oublié. Mais ... Je ne suis pas sûre que ça puisse être conservé.

/----/

1990

3 janvier

Les choses s'arrangent petit à petit malgré mes infirmités (maux de tête, vue fatiguée, etc...). J'ai laissé en plan le projet Épithalame où je stagnais. Pendant ma cure à Balaruc en octobre dernier, j'ai rempli un cahier (écriture manuelle) de divagations à propos de Jean B. Sa mort m'avait laissé entrevoir quelque chose. Une espèce de résurrection de l'écriture en moi. J'ai le sentiment de remplir un vague devoir pieux. Mais attention, je n'écris pas sur Jean. Sa personne m'offre des thèmes sur lesquels je divague. Il s'agit d'un personnage mythique qui flotte entre ciel et terre par peur des chocs avec ses semblables. C'est l'histoire d'une hypersensibilité. L'histoire des refuges de la conscience quand l'être humain est trop fragile pour exister. Je mets donc énormément de moi-même dans ce récit. Je me dédouble, satirise, caricature. Le premier jet me semble plus dense et plus précis que tous ceux qui ont précédé à propos de mes écrits antérieurs. Il suffit de le mettre en ordre et de le structurer. Travail plutôt amusant où les sueurs de l'angoisse n'ont pas cours. C'est très différent de ce que j'ai écrit jusqu'ici. Aucun souci de « réalisme imaginaire » pour envoûter le lecteur. Je m'adresse à l'esprit et non aux sens. Les pièges sont nombreux, le style anecdotique est le plus calamiteux que je connaisse. Il nécessite une rigueur très vive et de multiples acrobaties. Faire sourire est plus difficile que faire rire. Une fiction de ce genre vous a très vite des allures potaches tout à fait suspectes. Mais, miracle, je sais où je vais. Et je crois bien que j'y vais...

/----/

11 janvier

Antoine Quayribus me ressuscite provisoirement. Je vis, mange et dors avec ce personnage dans ma tête. Le thème s'est éclairé en s'écrivant. Il s'agit (tout au moins c'est ce que je ressens dans l'étape actuelle du parcours) de suggérer que la vie n'est pas à cent pour cent ce que l'œil voit, ce que la main touche, etc... Les « zones intermédiaires » de A.Q. sont absolument brumeuses et

ressemblent à des manifestations oniriques étrangères à la rigueur française. Elles sont évoquées négativement. Comme du coton hydrophile autour de l'âme, peut-être... Et cependant plus je vais plus je découvre les beautés vivantes d'Antoine Quayribus... Ses exigences de bonheur (comme un contre jour). J'aborde des pages difficiles sur la « flottaison ». Je ne sais pas comment je vais m'en tirer. Seule la poésie peut dire ça.

/----/

14 juin

A.Q. a bien marché et approche de son terme. Mais aucune nouveauté à signaler côté « besogne ». Toujours les mêmes tâtonnements. En fait, je suis affligée d'une surabondance de sensations. Je les livre dans le désordre. Je passe un temps inouï à les discipliner. A mettre chaque terme du récit à la place idoine. Mes premiers jets, mes brouillons, sont pleins de vitalité, hachés, désordonnés. Peu gracieux (quoique souvent plaisants). Il est possible (probable) que l'énorme travail d'harmonisation que je fournis ensuite donne à mon écriture cet aspect si français que je déplore. Un peu précieux. Un peu sec, tout compte fait. J'aimerais plus de sensualité dans ma prose. Plus de naturel. toutefois, les pages les plus travaillées, les plus réussies, sont en général celles dont l'aspect est le plus spontané. Le plus abandonné... C'est donc qu'il faut travailler plus encore que la tête ne le peut...

Les secrets de l'écrivain sont derrière les lignes, et nul ne peut en deviner la complication. Oserais-je dire (il le faut peut-être) que la page toute simple où Antoine Quayribus entend miauler un chat sur le toit m'a coûté cinq après-midi et une vingtaine de brouillons. Je travaille hors ratures. Avec le temps je ne supporte plus les gribouillis (sur la page dactylographiée puisque je compose en direct sur le clavier pour ménager mon dos). Écrire se fait en écrivant. Une page se recommence à propos de deux ou trois imperfections. En se faisant (et pour se faire) elle doit se présenter toujours au mieux de sa forme. La corbeille à papiers se remplit ras bord. Plus la page se purifie plus les fautes de détail choquent l'œil. On recommence donc. Avec une angoisse atroce mêlée au plaisir du mouvement, l'angoisse d'être (peut-être) folle et de s'essouffler en vain. Pour rien, ou pour si peu.... Mais le dynamisme intérieur est plus fort que ces question oiseuses qui impriment au désir de perfection des vibrations (staccato) excitantes. Le plaisir d'œuvrer dans une gratuité totale est un plaisir subtil, vaguement pervers. Enfin, toutes ces notes disent assez mal ce qui se passe réellement. Ce travail-là est inanalysable. A peine contrôlable. La seule chose dont je sois certaine c'est qu'il abolit la durée. Le temps n'existe plus. Pendant ces heures d'écriture, l'existence de l'esprit est totale, elle submerge la contingence. La joie qui accompagne ce travail est parfois disproportionnée au résultat. Elle empêche, à la limite, de juger les progrès obtenus. C'est pourquoi l'expérience pousse à laisser reposer le texte avant de le reprendre. Rien ne dit qu'il soit abouti parce qu'on est heureux d'y avoir apporté tant de soins nouveaux.

Les états d'âme sont peu fiables. Ce sont des scories, il faut les considérer comme des éléments négligeables par rapport à ce que l'on fait. Quand on écrit il faut TOUJOURS se dédoubler. C'est épuisant, mais salutaire et la schizophrénie n'a rien à voir avec cette attitude là, purement utilitaire. La schizophrénie est du domaine imaginaire. Elle se manifeste au temps des visions. Ensuite, dans le labeur, c'est le réalisme le plus strict qui est roi. Avec, en filigrane, mais subtilement, une référence constante à l'imagination, bien entendu. Dans les moments de perplexité, d'hésitation, de cafouillage, c'est l'imagination qui sauve. Qui dicte le mot ou l'image rare.

Comment s'ennuyer dans la vie avec une tête bourrée de si augustes problèmes ?

Ave Maria.

/----/

25 septembre

Par moments, le travail marche mal. La difficulté réside dans le manque absolu de plages de repos, dans mon texte. Qui est peut-être trop dense. Je me dis que le lecteur n'aura jamais de répit. Il faudrait trouver ici ou là des endroits où inclure un peu de « bavardage ». Un descriptif... Mais ici la vision du héros est totalement détournée. Viciée. Il refuse ce qui est. Ses aventures font penser à Monsieur Pickwick. Cascades sans cesse renouvelées. Je ne sais trop où j'en suis. Imagine de tout reprendre sur un autre canevas.

/----/

1991

4 février

Dument terminé, Antoine Quayribus a été soumis à Daniel Strano et ensuite à Jacques. Pendant des mois, aucun écho de ces lectures. Comme Maria, j'attends en voletant sous les poutres. Une autre vision m'est venue. Ève et Adam. Après le voyage à Florence (musée des offices) je me suis abîmée dans la Genèse etc... A cause du tableau double de Cranach.

Des semaines et des semaines à chercher ce que j'envisage de dire. Je crois l'avoir vaguement trouvé. Et maintenant j'ahane sur mon clavier. Décidée à écrire encore un texte d'une trentaine de pages. « C'est ta mesure » m'a dit Strano. En effet c'est ma mesure. Un texte plus bref ne convient pas au rythme de ma pensée (floue et précise, braquée sur l'évidence mais en même temps métaphysique). Trente pages, c'est le mini roman. C'est le récit qui ouvre les portes au lieu de se refermer sur soi-même. Le grand livre (cent, deux cents pages) ne peut plus être écrit dans le contexte actuel. Comment avoir assez de détermination pour ça ?

/----/

5 février

Je retombe un peu dans les erreurs habituelles. C'est à dire du perfectionnisme au démarrage. Alors que j'ai « dans l'idée » d'écrire d'abord imparfaitement et en entier mon histoire et ensuite de la reprendre indéfiniment jusqu'à ce qu'elle soit « parfaite ».

Mais ce perfectionnisme de démarrage a son utilité. Si je refais les premières pages un certain nombre de fois, je vois mieux où je vais dans la suite. Cela me permet d'épurer constamment mon propos. Bien que ça ait l'apparence inverse (une sorte de piétinement), c'est peut être un gain de temps. Le travail de l'écriture est ambigu. Il faut jouer sur plusieurs registres. Compter sans cesse sur l'imprévu en cours d'improvisation qui fera aller mieux là où on a décidé justement d'aller. Je veux dire que le projet inscrit dans ma tête n'est pas défini à cent pour cent. Qu'il n'est pas question de l'exécuter APRES l'avoir conçu. Le projet est là. Mais en se faisant il se transforme. Ce qui demande une attention constante à toutes les fantaisies d'âme qui naîtront en moi pendant ma fameuse exécution. On pourrait aller jusqu'à dire que l'exécution à laquelle on se livre est une interprétation musicale. Et non une mise noir sur blanc d'une idée préalable. Il y a des sottises qui me viennent à propos de mon histoire. Ma première réaction est de les éliminer. Mais j'ai appris à respecter ces soi-disant sottises (des espèces de clichés littéraires ou des digressions). Il faut que l'instinct soit toujours sur le qui vive. Toute notation cache une pulsion de l'esprit. Aïe ! Aïe ! Comme tout cela est subtil.

/----/

7 février

Gros travail de concentration sur le livre de Jean Simon. Pour tenter de rendre accessibles ses poèmes en y insérant des blancs. Sorte de pause de l'esprit. Pour faire volte-face plus aisément et passer d'une chose à l'autre. Le langage de la poésie (je l'écrivais à Jean) est ambigu. Tout est « suggéré ». Mais le poète est nu. La difficulté à transcrire l'indicible est inouï. Ne passe réellement que ce qui n'est pas dit. Gérard affirme que les poèmes de Jean ne sont pas musicaux. C'est exact. Il leur manque (pour la cohérence) une sorte de rythme un peu ludique. C'est une poésie obscure, lyrique, profonde, tout compte fait très intellectuelle. J'ai comparé avec mes poèmes (je viens d'en faire un petit recueil pour Françoise). Ma poésie est plus sèche, plus austère en apparence. Je ne me mets jamais à nu. C'est sans doute le principal défaut que je lui trouve, mais c'est ainsi. Par contre, ma poésie est musicale. Parente de Prévert. Le charme est plus sûr. (Toujours cet oignon qu'il faut éplucher chez moi, on n'en finit jamais, pour atteindre le cœur du cœur). Ma poésie a un côté guindé qui m'agace un peu. Mais elle n'est pas formelle. Jean va plus loin. C'est une poésie de mâle. ses textes sont effrayamment travaillés. Au point que les termes s'imbriquent, s'entrechoquent un peu. Mais Gérard a raison. Il leur manque un rythme audible. Le rythme de Jean est intellectuelo-viscéral. Un peu shakespearien, qui sait ?

/---/

1 mars

Gérard me parlait de sa création musicale. Il la conçoit comme une pyramide (geste de la main pour désigner une sorte de sommet pointu). Un point oméga source de tout. Le geste de la main signifiait que la création de Gérard naissait du sommet, s'y concentrait. J'ai beaucoup rêvé de cette pyramide. Découvrant ainsi que ces fameuses premières pages que je ne cesse de refaire pour obtenir un début parfait sont le sommet de ma pyramide à moi. Il est évident que les premières pages de « Ève et Adam » contiennent maintenant l'essentiel de mon thème : la prolifération humaine, l'absence de contact entre les corps (le tissu), la robotisation et, curieusement, la transmission de la vie par la femme. La mère d'Elfie m'est venue sous la plume de façon très accessoire. Un prétexte pour qu'Elfie soit aux offices : le deuil dont il faut se divertir. De version en version, cette mère s'est intégrée. Elle m'a aidée, par exemple (techniquement) à mieux faire surgir la pause devant l'Adam et Ève de Cranach. Disons que le récit s'harmonisait, se structurait, devenait plus évident. Mais c'est ici que je veux souligner que la technique n'est pas un acte gratuit, formel, superficiel. En même temps que se situe ce personnage absent dans la visite du musée, aussitôt une floraison de significations se met en place. La foule devient une assemblée de « condamnés à mort » puisque Ange et Elfie souhaitent tuer tous ces cons qui les dérangent. Ces condamnés à mort s'associent par contraste à « celle qui n'aurait pas dû mourir ». Là, le texte s'étoffe, s'enrichit. La mère est plantée comme une graine. Qui germera un peu plus tard dans la réflexion sous-jacente du récit. C'est donc précieux de noter les aspects « art et métier » du travail d'écriture. L'art s'exalte dans le métier. Le métier propose. L'art dispose. Le métier dispose. L'art propose. Et on n'en finit pas. Les multiples versions d'une même page ressemblent à une mise en ordre des mots. Toutes les fautes : répétitions, erreurs de syntaxe, mauvaise place des notations, sont traquées. En recommençant une page pour l'épurer et la clarifier, on l'étoffe. De ce travail purement technique naît un approfondissement du dit. Un enrichissement certain. Plus la page se fait cohérente, plus elle a d'exigences. Il m'arrive d'ajouter des choses, impulsivement. Et de recommencer la page pour clarifier les ajouts. Ce que je n'arrive pas à analyser avec rigueur, c'est comment soudain une page est à son terme. Il m'arrive de le croire, à la fin d'un après-midi de travail. Mais le lendemain me sautent aux yeux les imperfections que la veille j'étais incapable de déceler. C'est une affaire de

musique. En relisant « à froid » l'esprit se rebelle. Quelquefois pour un mot. Quelquefois pour plusieurs lignes. Je commence par raturer, bien sûr. Mais le blanc correcteur détruit l'harmonie générale s'il excède une ligne ou deux. Alors on arrache la feuille, on en met une neuve toute vierge et pleine de promesse. Et en reprenant le texte pour quelques mots, voilà qu'il se métamorphose encore. Mais tout à coup, alors qu'on n'y croit plus, la page écrite apparaît, harmonieuse, pleine de sens, achevée.

Quand on rédige un récit, on est sur deux registres. On raconte quelque chose, mais en même temps on procède par étapes. Très lentes. C'est à dire page par page. Ou le plus souvent par groupes de pages (deux ou trois) formant un tout. Ces étapes (ou sous groupes du récit) sont excessivement importantes. Est-ce un excès de métier ? Je ne sais plus mener un récit à son terme, d'un seul jet. Dans ma tête, le récit se tient tapi dans une région un peu obscure. C'est en faisant ces longues étapes (dont je désespère souvent) que le récit très lentement vient à la lumière. C'est comme si dans sa gestation (laborieuse) il se nourrissait mieux dans ses réserves irraisonnées.

/----/

31 mai

Critiques à propos de mon écriture. Je me suis posé la question en relisant avant hier « Antoine Quayribus ». Le foisonnement de cette écriture saute aux yeux. En un premier temps c'est saoulant. Je me suis alors demandé ceci : si j'ouvrais dans une librairie un de mes textes imprimés sans savoir qui est l'auteur, est-ce que j'aurais envie de lire ça ? De l'acheter ? Je n'en suis pas sûre. A cause justement de cette densité affolante d'images et de sentiments qui heurtent l'œil. Trop c'est trop ? Ma mère me reprochait d' écrire « comme je parle ». Dans son esprit cela manquait de poli classique, de fini. Elle n'avait pas tort tout à fait. Quand je me lance dans la parole je suis emportée très vite par tout ce qui bouillonne dans ma tête et je tiens un discours haché, difficile à suivre. J'étourdis un peu l'interlocuteur. Mes écrits sont un peu de la même veine. Le « métier » consiste à discipliner le torrent, tout en essayant de conserver l'originalité initiale. Ces défauts viennent d'une forme de pensée qui n'est pas structurée mais résolument intuitive. Je pense c'est sûr. Mais avec des sensations et des images. Qui se bousculent. Ma pensée n'est pas incohérente. Curieusement, le but que je poursuis est très « pointu ». Mais pour l'atteindre je prends à mon service tout ce qui me passe en tête. Le métier consiste à venir au secours du lecteur. En déplaçant les mots, ou les paragraphes pour qu'il lise d'une seule coulée ce qui au départ était une cascade. Il s'agit de prendre un autre état d'esprit, de se dédoubler, d'être dans la tête du lecteur.

/----/

11 Juin

A propos du « Paradis perdu » dans Ève et Adam, j'ai embrayé sur une citation et je me suis enferrée. Il n'est pas plausible qu'on cite ainsi de mémoire tant de lignes (sans erreurs) d'un texte ancien qui plus est TRADUIT. Or le plausible est absolument nécessaire à ce récit métaphysique. Les envolées le situent dans l'inconscient : le rêve-sommeil, la rêverie somnolente. Tout ce qui est concret : gestes et dialogues, doit coller au réel, agripper romanesquement le lecteur. Il faut donc reprendre cette page sous forme de discours indirect. Ange doit citer une phrase. ensuite il raconte. C'est une berceuse à l'ancienne qui va endormir Elfie. Pour la beauté de la chose, je dois raconter qu'Ange raconte, mêler les intonations de voix, les fou-rires au discours. Le discours indirect est ce qu'il y a de plus difficile à réussir. Il ne faut pas s'appesantir. Jamais ergoter – suggérer la plupart du temps. Le dédoublement est constant : la parole se présente au second degré. C'est intéressant pour

l'aspect ronronnement qui est recherché (musicalement) par moi ! Je ne vois pas comment m'y prendre autrement qu'en rédigeant un nombre incalculable de pages avant d'obtenir la subtile cohérence souhaitée. Entre le dit (Adam et Ève de Milton) et l'état d'hypnose auquel on souhaite aboutir.

Une page est mauvaise quand les hiatus de récits forment obstacle à la pensée profonde de l'auteur. Tout cisaillement de rythme est une faute. Le hiatus est parfois nécessaire, mais il se doit d'être judicieux. Une coupure de rythme est une volte face. L'accumulation des hiatus est une lourde maladresse du récit. Mais il n'y a pas de procédé sûr. Il faut écrire puis réécrire jusqu'à ce que... Ce passage n'est pas très long. Il faudrait toutefois le mener à terme avant de se mettre en vacances quelque temps, pour laisser E and A mijoter dans quelque coin de fourneau. Il y a des choses qu'on ne peut interrompre avant qu'elles ne soient abouties. C'est un peu dur parce que quand la difficulté est là, on aimerait bien, justement, la laisser en plan. Elle semble insurmontable, alors...

/----/

17 juin

A propos de l'humour écrit. Ce qui est drôle, dit, ne l'est pas forcément écrit. L'humour, en écriture, se fait sentir surtout à travers l'ironie. L'ironie est un ton de récit. Le plus souvent subtil comme une épice en cuisine.

Mais un fait – une notation que l'on retient dans sa tête parce qu'elle est désopilante, sur le papier, la plupart du temps, ne vaut rien. Il faut se remémorer une sacrée bonne plaisanterie lâchée à la volée. Il y a le ton. Il y a le débit (et parfois un accent typique pour corser l'effet). Souvent il y a une grimace d'expédition. Une plaisanterie en parole vaut souvent par la rapidité, c'est une répartie, une façon de souligner par l'absurde un propos plutôt banal...

L'écrit est impuissant à rendre cela. Le « enfin seuls » d'Ange, page 2 de « Ève et Adam », est presque inaperçu, il frise la platitude. Alors que si on était « réellement » dans la foule du musée des offices, ce serait beaucoup plus percutant.

Mais toute écriture où il n'y a jamais un zeste d'humour est à mon avis incomplète.

Je pense à ces courtes nouvelles de Slavomir Mrozek (cadeau d'anniversaire de Jacques). Là tout est humour, de la première ligne à la dernière. Les gens de l'Est sont ainsi. Ça me plaît infiniment. Par contre, peu de français contemporains ont ce don.

Est-ce à cause des difficultés que je viens d'évoquer. En effet, malgré ce que j'ai dit, l'humour ne peut se transcrire besogneusement. Il doit jaillir spontanément. C'est là qu'on voit qu'il faut vraiment du génie pour faire rire ou sourire (ce qui est mieux).

/----/

7 juillet

Comment on souhaite ses écrits et comment ils sont en réalité, voilà un vrai problème. Si on le résout on est sauvé.

Je « vois » mes écrits comme des bijoux précieux sertis avec de l'or. En fait ils ne sont souvent que bijoux en toc. Pourquoi cette idée de joaillerie ? Peut-être parce que j'applique un soin très minutieux à l'élaboration de mes pages. Je m'éclate dans la finition.

C'est important de réfléchir sur cela : le vouloir et le fait. Il y a une telle disproportion entre l'élan qui porte et le résultat. L'art consiste à rétrécir le fossé entre ces deux pôles.

En rétrécissant le fossé on fait jaillir de nouveaux élans créateurs. Moins diffus, moins grandioses, en général plus « pointus ». Le texte en travail prolifère. Sa propre richesse se montre

peu à peu, mais sous les éclairages de l'angoisse, du défaitisme ou de la moquerie de soi. Parfois le texte prend un virage inattendu. C'est une affaire passionnante.

Dans l'abstrait, mon écriture est un trésor dans une crypte. J'avance, en pensée, vers elle, dans une pénombre fraîche et vivifiante où nul n'a accès. Je suis capable de penser à cet acte comme à un bel objet. Je ressens alors une joie un peu secrète dont je n'ai pas envie de dire quoi que ce soit.

Cette vision est un mythe, bien entendu. Mais l'esprit se nourrit de mythes. A chacun le sien et paix aux hommes de bonne volonté.

/----/

1992

6 février

Il est vraiment plus excitant de cogiter de temps à autres non sur les grands écrivains valeur sûre (morts depuis longtemps) mais sur les travaux de copains (inconnus du public, assidument fréquentés). En effet la tour d'ivoire a ses limites : pour ne pas crever asphyxié, on finit par échanger des textes entre copains et c'est bien.

C'est ainsi que je note : de la sévérité chez Jean Simon. Rien que de la sévérité. Cet homme lit ses frères avec une paire de ciseaux dans la tête (je suis un peu comme ça, mais pas tant). Cela vient, j'imagine, d'une passion pour les grands, pour les très grands (dont il ne discute pas une ligne, alors que moi si... N'oublions pas que je « corrigeais » l'Ulysse de Joyce).

Jean Simon n'est pas excessivement sensible à l'écriture de Colaux – (moi, si). Le baroque le gêne. La truculence le dérange. (Moi, non). Le fameux « liminaire en forme de coup de faux » lui plaît, le touche « mais il y aurait volontiers fait quelques coupures » (moi, non). Sacré Colaux qui m'écrit aujourd'hui ceci : « à l'heure de la prolifération de l'image, à l'heure de l'assimilation du symbole à son objet, à l'heure de la déchéance de la métaphore, de la décrépitude de la métonymie, à l'heure où la prétendue communication supplée à la communion, à l'heure où tout se précipite vers des fins utilitaires, je débarque avec mon Brodsky qui se dérobe presque à la matière (...) Je débarque dans le monde de la pullulation en proposant le thème du manque et de l'absence, dans la société des solution, je glisse mon feuillet d'irrésolu, dans le tumulte organisé je propose la reconsidération de l'individu en dehors de l'action... ».

Ce phrasé est prodigieusement intéressant, je trouve. Il y a une grande prolifération, quelque chose de touffu, mais en même temps (et ici par le secours des contrastes) une grande sûreté d'intention, de pensée. On s'en réjouit d'autant plus qu'aujourd'hui beaucoup d'écrivains abusent du vocabulaire pour ne rien dire du tout. La pensée de Colaux m'apparaît, depuis les débuts où je l'ai rencontrée, comme profondément originale et en même temps assez sûre.

Jean Simon pense-t-il ? Je ne sais trop. Il me donne plutôt le sentiment de penser un peu « par personne interposée », à travers des citations de valeurs sûres. Ce qui m'a toujours rendue perplexe à son égard, c'est son texte de présentation de « seul veillant ». Lyrisme aride, ultra personnel. Narcissisme évident.

Et parlons un peu de Blanche, pour changer. Ses « promenades ambigües » qui viennent (ô enfin !) de paraître chez Brémond, m'ont permis de me faire une sorte de vision d'ensemble de son écriture. En effet, un texte imprimé est toujours plus révélateur.

Ses nouvelles, je les avais lues en comité de lecture à Villelongue - il y a six ou sept ans je pense- regroupées elles m'irritent plus qu'elles ne me séduisent. C'est l'esthétisme formel qui me dérange. Il se dégage de ces textes un sentiment de vengeance un peu glacée à propos de la vie qui donne le frisson. « je vous emmerde » déclare Blanche à coups de belle syntaxe et de mots précieux. Elle n'en finit pas, la pauvre, de lécher l'unique plaie dont elle saigne. Mais elle n'aime personne. Et on ressent alors toute la vanité du geste de l'écriture. L'écriture n'est qu'un vent qui agite très haut, à

la cime des choses, une désespérance personnelle qui n'en finit pas de gémir. Les mots recherchés et compliqués, les traquenards du songe ne mènent nulle part si ce n'est à cet instant unique où Blanche est morte en même temps que son fils. On pleure avec elle (on pleure en déplorant qu'il lui soit impossible de pleurer). Mais le malaise qu'engendrent ces pages, on finit à la longue par s'en lasser un peu. C'est une écriture de thérapie, nul ne l'objectera. Avec les limites de la thérapie, justement. Et à propos de thérapie je voudrais bien que Blanche (et Jeanjean) fassent leur profit de cette pièce de théâtre italienne « les heures blanches » que l'on a pu voir dernièrement à la télé. Une satire terrible sur la psychanalyse. Le patient (qui pendant sept ans, à raison de quatre séances par semaines) incapable de communiquer avec son analyste, se déshabillant, se ligotant avec une bande velpeau, grim pant sur le toit de sa petite fiat pour mieux invectiver son pseudo-partenaire. Ah ! Les amis ! Quel régal !

/----/

Après ces éreintements, la conclusion est évidente : « dans un texte il y a quelqu'un de vivant ». L'écriture est une fausse maigre terriblement révélatrice.
Etc... Etc...

/----/

5mai

Ce 23 avril dernier, chez Colaux à Anthée (Belgique) un long interview sur moi et sur mes écrits. Ah le bel esprit ! Qui décortique « les Touristes », en exsude tant de pistes... Il m'a plusieurs fois comparée à Kundera (auteur qu'il aime passionnément). On peut crever d'incompréhension quasi générale quand de telles intelligences viennent vous surprendre.

Nous avons planché pendant plus de trois heures. Sur le dit, sur le non dit. Sur les chutes de mes nouvelles qui chaque fois sont une gifle pour le lecteur. Sur mon côté « femme » dans mes écrits. Sur ce qu'est un auteur féminin. Un auteur femme. Etc...

Je note ici ce moment de bonheur inattendu. Car au début je me suis prêtée à ses questions pour lui faire plaisir. Avec appréhension. Je n'aime pas beaucoup parler de mon travail. Il est en moi comme une maladie dont je souhaite souffrir seule. Et qui oserait parler de travail ? Je n'écris plus. Écrire est maintenant un acte insurmontable. J'ai le sentiment de me trouver en face d'un mur de pierre. Une citadelle où je n'entre plus par manque de forces.

J'écrivotte dans des carnets. Des notations intelligentes, c'est vrai. Follement personnelles. Dénuées de conformisme et hors appareil littéraire.

C'est l'invention qui m'épouvante. L'invention est en moi comme une machine infernale et j'ai le sentiment qu'elle tourne à vide. Je suis tout aussi capable d'invention qu'il y a vingt ans. J'ai toujours en moi cet arsenal d'images, de couleurs et d'odeurs. Les personnages ne me manquent pas. Je peux vous en torcher un en deux secondes plus vrai que nature.

Mais un sentiment pernicieux corrode mon penser. Tout cela est vain. Tout ce matériel est un bric-à-brac de génie qui en définitive ne sert à rien.

Étant donné que ces choses-là sont MA VIE, je n'ai plus qu'un souhait (muet), celui de mourir, sans trop attendre.

/----/

23 juin

Hier longue conversation au téléphone avec Blanche. Sur le terrain « travail » on s'entend parfaitement.

Blanche envisage un peu de publier « le Hameau » au Club Stendhal (alors qu'il avait été question de « la sonate »). Elle pense que si ce projet se formule vraiment, cela lui donnera le punch nécessaire à mener son œuvre à terme.

Pour l'instant elle prend ce travail puis le laisse. Écrit dix lignes et puis déprime ensuite pendant des jours. Avec comme refrain « à quoi bon ? ».

« -Mais je ne veux pas me faire de reproches quand je serai sur mon lit de mort, regretter alors de n'avoir pas écrit. »

Blanche n'arrive pas du tout à dissocier l'écriture de l'appareil éditorial. Elle est moins lucide que moi-même. Il y a beaucoup de confusion dans sa tête à cet égard.

Mais pour l'une et pour l'autre, le résultat est le même. En effet je ne crois pas à mon « génie » et je n'attends pas les louanges hyperboliques que Blanche attend.

Mais le mur infranchissable m'empêche tout de même d'aller là « où je dois aller ». Il en résulte pour Blanche et pour moi un état végétatif où la frustration finit par l'emporter sur la création.

/---/

1994

février

J'aimerais laisser en écrit toutes les pensées qui me viennent (surtout la nuit) à propos du « tempérament artiste ». Ces pensées naissent la plupart du temps sous forme de questions. Il s'agit, bien entendu, du tempérament artiste à propos de l'écriture.

Que signifie ce besoin de dire, et de dire avec des mots murement choisis, ce qui est en quelque sorte la représentation de la vie ? Est-ce une démission à propos de la vie ? Par l'acte d'écriture on se retire de la vie pour dire la vie.

Aberration.

Mais la vie ? J'observe de plus en plus attentivement les êtres et m'aperçois qu'ils sont de deux sortes. Il y a ceux qui voient, qui touchent, qui usent des choses avec une ingénuité animale. Pour eux, la vie s'arrête là. Ensuite il y a ceux qui reniflent le réel, qui le mettent en doute par une sorte de scrupule existentiel. Qui s'interrogent. Et pendant qu'ils se posent des questions, le réel s'embrume, s'opacifie ou s'irradie. Bref, il se métamorphose en irréel. Une distance s'établit qui devient territoire poétique.

Cette affaire de réel est subjuguante. Je ne dirai jamais assez combien le réel m'indispose, combien il me dérange et combien en même temps j'ai besoin de lui. Il demeure, dans les errances de mon intelligence résolument imprécise, la pierre de touche finale. Le prisme génial. La référence sensible indispensable. Je me connais bien, hélas. Nul ne peut imaginer la façon dont je flotte sur cette planète sans me préoccuper du nord, ou du sud, ou des itinéraires précis qui mènent d'un point à un autre. Mon imagination me procure toujours un paysage de voyage qui n'est pas celui des lieux que je traverse. L'imprécision topographique est pour moi le bonheur parfait. C'est pourquoi j'aime me promener, mais dans les endroits bien connus où mes pieds vont seuls, tandis que ma tête, de son côté, va dans les nuages.

Et lorsque par hasard je me lis, ma surprise est inouïe. L'imprécision topographique est là, bien sûr, dans les lignes. Mais ce n'est qu'un terreau moelleux pour des visions où le réel explose, et les perceptions sont terribles.

Que sommes-nous ? Des malades ? Des infirmes ? Des fous ? Des enfants attardés ?

Est-ce la peur qui nous confine dans ces rêves qui sont la réplique de ce que nous refusons de voir ?

Toutefois il faut ajouter ceci. J'éprouve une forte compassion pour les boulimiques du réel. Je les plains de tenir si fort entre leurs doigts serrés une vie qui tout compte fait leur échappera bientôt.

Sommes-nous des prophètes ?

/----/

Christian Estèbe, le 9 janvier dernier, a fait mon procès. « Tu écris des phrases superbes, travaillées, retravaillées, ciselées à la perfection, mais tu n'es pas dans ce que tu écris. On ne te trouve jamais ».

/----/

Juillet 1994

Serge Mounier a lu « Maria » et m'en a fait une critique assez intéressante quoique un peu superficielle. Une allusion au « Radeau de la Méduse » m'a ragaillardie.

Mais je suis sur le radeau de la Méduse. Pas lui. Il considère Maria comme une névrosée qui accumule des brouillons et des ratures.

Suis-je névrosée (même si je ne suis pas Maria) ?

Je ne le crois pas. J'ai relu attentivement mes carnets. Dans ma démarche je vois une structure. Je ne m'éparpille pas hystériquement. Je cherche. Ce que je cherche est indéfinissable mais existe.

Je pense que c'est l'Art dont il est question aujourd'hui.

/----/

1995

4 février

Bizarre de finir sur Mounier (en juillet 1994) et de redémarrer sur lui en février 1995, alors que c'est un monsieur que je ne fréquente presque pas.

Il m'a confié avant hier un manuscrit pour la graphothèque. Je l'ai lu, et avant de lui donner mes impressions je viens dire ici les réflexions que ces textes ont suscité dans ma tête. En effet, je vais devoir lui écrire surtout des compliments puisqu'il ne cesse de m'en faire (hyperboliques) sur mes écrits. Est-il sincère ? Malgré ses réserves sur « Maria », il a confié il y a peu de temps à Francis que « ce livre le hantait ».

Me voici donc devant ce triptyque : « la vie est un plaisir solitaire ». Le titre évoque la masturbation. Si je n'éprouve que de la compassion pour les gestes masturbatoires (sexuels) j'ai un préjugé irraisonné contre la masturbation cérébrale. L'écriture, si je la compare à l'amour physique (et cela m'arrive) me semble alors figurer avec une grande recherche la quête de la réalité d'autrui à travers le don de soi-même.

On ne se refait pas.

Il s'agit de trois longues nouvelles (l'ensemble donne 141 pages dactylographiées).

Il y a un thème commun, assez clair mais cependant un peu flou. On devine (et c'est bien) plus qu'on ne comprend.

Le premier texte « l'homme nu » est le portrait d'un jeune homosexuel fils de général de

brigade. Brimé par son père, il s'échappe du corps disciplinaire où il a été affecté, se déshabille et s'enfuit tout nu dans la forêt. Il rencontre une jeune aliénée (ou plutôt simple d'esprit) qui l'accueille dans un univers « naturel ». Le héros se sent sauvé, mais il a un peu perdu la raison et se fait embarquer par des voisins de la folle pour être mené à la gendarmerie.

Le deuxième texte s'intitule « la ville imaginaire ». C'est le portrait d'une jeune femme qui, par plaisir, s'évade sans cesse dans une cité qu'elle invente. C'est incontestablement le récit le plus réussi. Le troisième, qui s'appelle « la vie est un plaisir solitaire », dépeint une sorte de garrigue, un endroit désert qui fait penser au Larzac. Un homme et une femme se rencontrent là par hasard. Le texte se divise en quatre saisons : automne, hiver, printemps, été. A partir du printemps, ils baisent et cette effervescence charnelle en communion avec la nature évoque « la faute de l'abbé Mouret ». Une phraséologie laborieuse tente d'expliquer le rapport incertain de l'homme à la vie et prône un détachement délibéré pour que soit accepté le mystère existentiel.

Ces nouvelles pourraient être bonnes, pourquoi pas ? Mais elles ne le sont pas. Malgré quelques descriptifs surprenants et beaux, un excellent sens de l'espace et une agréable sensibilité pour les choses de la nature.

En fait c'est le métier qui manque à ce brave homme. Le lecteur oscille sans cesse entre deux sentiments : celui de lire un chef d'œuvre et celui de lire un Harlequin. Cela vient à mon sens en direct de l'imaginaire de l'auteur. Un imaginaire nourri de stéréotypes. Il y a tout le temps une facilité couleur guimauve qui dérange. Et les mots sont pris pour leur allure « romanesque » au lieu d'être prélevés pour leur sens. Je m'explique. Ce lieu édénique est souvent proposé comme une « savane ». Cependant cela se passe indiscutablement chez nous. Dans le sud ouest de la France. Les descriptions charmantes évoquent parfois le bruit du moteur de « quelque » tracteur et on se demande bien ce que ferait un tracteur dans ces parages déserts. Le bruit du tracteur est là pour « faire bien » etc... Etc...

Toutes ces beautés bucoliques sont entrecoupées de discours pessimistes sur la vie. Discours ennuyeux, un peu abscons, qui se déroulent dans une syntaxe vraiment hasardeuse.

Je note, page 85 : « Luce est socialement interchangeable, mais dans sa liberté elle est unique. Voilà ce que raconte sa ville (?) et ce que tente de lui cacher l'autre. Et son rêve lui montre du même coup quelle solitude est sa liberté. Même à l'égard des autres c'est d'abord devant soi qu'on est responsable ». Etc... Etc... Etc...

/----/

6 février

Quitte à être vieux jeu (ou rasoir) je déclare ici que l'écriture est un acte rigoureux. Un art terrible. Chaque genre littéraire, même le plus humble, exige de son auteur qu'il soit pris au sérieux. La difficulté est grande puisque le moteur de l'écriture est le rêve.

Le rêve est essentiel, il se doit d'être fort comme un alcool. Mais ensuite pour le traduire sur le papier il faut jouer avec ce rêve un peu méchamment. Et ne pas se laisser bercer encore et encore par son côté plaisant : il n'existe pas. Au départ le rêve est une vue de l'esprit. Coûte que coûte il doit être incarné. S'il reste à l'état de nuage flottant il n'engendre que de la mauvaise littérature. C'est une fausse couche. Ou encore un délire baveux. Ou encore (au pire) une version hâtive de l'inconscient livrée par pure commodité grâce à des locutions préfabriquées (des clichés). Le travail qui consiste à épurer le rêve pour en faire un chant (même prosaïque) fortifie la vision et lui donne une vie propre.

/----/

24 août

La parenté des écritures, c'est tout à fait comme les ressemblances inattendues entre les gens.

Lundi dernier à Montolieu j'ai acheté un recueil de poèmes : « l'herbe verte » de Pierre Peuchmaurd (?) pour une seule raison. Je retrouvais la facture et les visions de Jean Caseau.

Je note :

« dans l'herbe et sur la pierre, les stries blanches de la peur, les coutures du sommeil »

P.P.

« Les aires sont bleues

Les meules de silence tournoyant

les étangs de sel nocturne

le fleuve fuit en nous

et la mer vient enfin sur l'herbe »

J. C.

Visions et rythmes s'apparentent. On trouve la même concision ainsi que l'acuité d'une image intérieure.

Ces deux poètes s'expriment avec brièveté, ils vous laissent un peu en plan par une sorte de sécheresse assez éloquente.

/----/

1996

Revel

20 janvier

Une fois installée dans mon précieux bureau, je reprends méthodiquement mes « petits carnets » pour les mettre à jour. (C'est là mon détestable côté « polytechnicien » hérité de mon père).

J'ai relu quelques pages... Et me demande s'il est utile d'écrire encore sur l'écriture. A propos de l'écriture j'en reviens toujours à « Maria ». J'ai le sentiment d'avoir tout dit dans ce livre.

Mais je l'ai dit sous forme romanesque, et le lecteur pris au jeu des personnages et de leur histoire ne se souviendra peut-être pas de ces notations essentielles. Je suis la seule à savoir ce que j'ai mis dans « Maria ». En particulier ceci : dans une œuvre il y a quelqu'un. Et jamais jamais l'auteur d'un livre ne dira autre chose que ce qu'il est. Si le type est con, l'œuvre sera conne bien sûr. Mais sans aller si loin dans l'absolu... chaque imperfection, chaque goût profond transparaîtront...

Lire un livre c'est approcher un être vivant et pensant. Bien sûr si on accomplit cette lecture avec ce sentiment dans la tête on ne se laissera pas aussi facilement emporter par l'œuvre. Mais on lira mieux. De façon plus complète. Et, ce qui ne gêne rien, si l'amour vous vient pour celui qui a écrit le livre que vous lisez votre bonheur sera alors sans limite.

/----/

22 janvier

La lecture reste un mystère. Quelque chose de si complexe ! Aujourd'hui cela échappe véritablement aux analystes modernes. On en fait un devoir, justement parce que c'est un bien qui risque fort d'échapper aux générations futures. Quant à moi je suis effrayée par le jargon des pédagogues et l'appareil pédagogique qui découle de leurs considérations alambiquées.

Il semble que soit évacuée la notion essentielle du plaisir. Or le plaisir est la quintessence de la lecture.

On objecte ceci : le plaisir est lié à la délicieuse promenade imaginaire proposée par certains livres. Mais ces livres-là sont-ils de bons livres ?

On se trompe. Il y a mille et une sorte de plaisirs de lecture. Bien sûr le mauvais livre qui vous envoûte est supposé ne rien apporter au niveau de la connaissance. Il s'avère peu sérieux et qui sait ? pernicieux... Puisqu'il engendre un état de rêverie présumé végétatif. D'accord... D'accord...

Mais cet état de rêverie est consolant. Il prédispose l'esprit à la vie intérieure.

Et puis il n'y a pas que ce plaisir quasi physique de la lecture. En effet certains livres difficiles donnent aussi du plaisir. Et si je dis « certains » cela signifie que l'accord se fait entre certains livres et certaines intelligences. Cela ne veut pas dire que certains livres sont meilleurs que d'autres.

L'enfant initié au plaisir de lire lira ensuite toute sa vie, poussé par ce goût vivace qu'il aura peu à peu forgé à sa façon.

Mais l'enfant embarqué dans le devoir de lire ne lira pas, par esprit de contradiction. Par instinct d'auto-défense. Ou bien il lira scolairement (c'est à dire bêtement, dans le but d'être bon élève et surtout bien noté).

Un livre apporte toujours des connaissances, mais j'ai la ferme conviction que le plaisir gravera ces connaissances dans l'esprit du lecteur de façon beaucoup plus insidieuse et durable.

Le côté utilitaire de la lecture devrait être ramené au niveau de moindre importance accordé en général aux « mauvais livres ». On devrait toujours interroger les enfants sur le plaisir que certaines lectures leur procurent.

Etc... Etc...

Pour finir il faudrait prendre en considération l'oubli des choses lues. Cet oubli est indéniable et apparaît comme affligeant (tant d'heures perdues). Il ne faut pas s'y tromper, la mémorisation n'a que peu d'importance. Par contre, l'esprit s'est trouvé comme une terre à l'engrais. Il s'est fortifié dans son activité, et la pensée reste à jamais nourrie de ce dont on ne se souvient plus.

Les mots sont toujours là, plein de sons et pleins de couleurs, fécondés par la perception très personnelle de l'imagination.

« Je plains les gens qui ne lisent pas » disait le vieil oncle Joseph Cathala. « Ils n'ont pas de vie intérieure ».

/----/

16 février

La nuit dernière je terminais en vitesse (je purgeais comme disait Laurent) la biographie de Maupassant par Troyat, pour rendre le livre aujourd'hui dernier délai à la bibliothèque. Mais mes yeux étant fatigués j'ai fermé mon bouquin, éteint la lumière et mis mon casque radio toujours branché sur France Culture. Aussitôt une voix mâle s'est écrié dans mon oreille :

«- Troyat est un massacreur ! »

J'ai pouffé sur mon oreiller, l'esprit immédiatement en alerte. Ont suivi les noms de tous les écrivains connus dont Troyat avait exploité les vies à sa façon. Les interprétant « toujours » d'un point de vue moral. Après cela j'ai prêté une réelle attention à cet Alain Susini (?) qui venait d'écrire

une biographie de Verlaine très particulière, intitulée « le corps de Verlaine ». Il avait m'a-t-il semblé un esprit un peu tortueux mais pénétrant. Il essayait de comprendre les écrivains d'après leur nature physique et psychique. Il a poursuivi en affirmant d'une voix accablée mais avec une certaine sincérité que ce livre de 500 pages avait été pour lui un pensum et qu'il ne pouvait plus voir Verlaine en peinture.

Étrange promotion !

Si j'écris tout cela c'est parce que je ne voudrais pas oublier le point de vue de cet étrange biographe. Qui a décrété que nous vivions une époque funèbre et qu'on n'écrivait sur les poètes que pour le centième anniversaire de leur mort. Ce sont les seuls contrats proposés aux biographes. Or pour Verlaine, mort le 7 janvier 1896, tout un appareil médiatique avait été mis en place pour ce jour-là (7 janvier 1996) et patatras... la mort de François Mitterrand avait tout fichu par terre.

Je m'amusais de plus en plus sur mon oreiller.

Cet Alain Susini (?) a décrété ensuite que Verlaine avait écrit des choses absolument détestables et fort peu de textes valables. Mais il ne fallait pas s'y tromper. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, d'un dénigrement gratuit. Le biographe avait pris en affection le « corps de Verlaine ». Une sorte d'intuition affective l'habitait. Tout ce qu'il disait rejoignait en grande partie mes notations du 20 janvier dernier sur ce carnet. Répulsion et amour... Une relation vivante.

Cela m'a donné envie de rouvrir sérieusement Verlaine (poète dont je n'aime que quelques poèmes et que je trouve souvent mièvre, heureuse soudain de comprendre que je ne suis pas si conne que ça).

/----/

22 février

Toujours à propos de Maupassant, j'ai noté dans ma fameuse biographie (incriminée) ceci :

« La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler... La nature de cette langue est d'être claire, logique, nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir et corrompre... ».

Maupassant in préface à « Pierre et Jean ».

Cette notation me plaît infiniment, car je ne cesse de m'interroger sur la nature de cette langue que je pratique avec tant d'assiduité. J'en sens si souvent les limites ! Il me semble qu'elle manque de lyrisme et de chair. Mais en même temps je la vénère et je l'adore. Et lorsque j'entends, bien dit, un texte de Molière par exemple, c'est justement cette sensation d'eau pure, dont parle Maupassant, qui me bouleverse. C'est une langue qui peut être réduite (émasculée alors) mais qu'on ne peut pas se permettre de trahir.

/----/

24 février

Mais revenons au métier et à l'art, à propos du manuscrit d'Emma, notre amie tunisienne. Ce roman s'intitule « l'étage invisible » et déjà ce titre manque de métier. Même si son sens se retrouve et s'explique quelque part en milieu de parcours. En fait c'est ce mot « étage » qui est malhabile. Bien que sa signification soit indiscutable. Il s'agit d'une rêverie d'enfance du héros, qui croyait alors que le vieux sage de sa famille puisait ses sentences et tout son savoir dans un étage invisible de la vieille maison, situé au-dessus des pièces connues. Peut-on dire « grenier » ? Non. Je tourne et retourne ça dans ma tête. Je ne vois pas pourquoi ce mot « étage » ne convient pas. Mais il est

moche c'est vrai.

Après tout, ce n'est pas mon œuvre.

Venons en au roman lui-même.

Il est profondément intéressant, parce que l'auteur est une femme intéressante. Elle possède ce que j'appelle le « regard de l'écrivain ». Elle crée des personnages subtils et très vivants et les mène à bon port. Son livre ressemble à une promenade. Il contient ce « courant de conscience » dont parle David Lodge dans son essai « L'Art de la fiction ».

A la suite d'Emma on va dans le Tunis des années 90, on y côtoie des tunisiens évolués, cultivés, partagés entre l'occident et l'orient, et trouvant, grâce à leur qualité humaine, une sorte d'équilibre entre leurs racines et la modernité. Tout cela est vivant, intelligent et très profond.

Mais Emma, qui est romancière, ne domine pas tout à fait la technique du roman. Elle sait enchaîner les scènes à la perfection mais on dirait qu'elle pense trop et cela l'empêche souvent de séduire. Un bon roman est avant tout un acte de séduction (et peut-être de fascination). Pour ce faire il y a des trucs, des pirouettes, mais aussi l'arme terrible du non dit. Emma ignore le non dit. J'imagine que si elle écrivait en arabe (sa langue maternelle) au lieu d'écrire en français (sa langue culturelle) son texte serait meilleur. Car elle pense en arabe ou plutôt « de façon arabe ». Son discours s'étoffe de longues périodes lyriques et minutieuses qui ne s'accordent pas à « l'eau pure » de Maupassant. Qu'elle le veuille ou non, puisqu'elle a choisi d'écrire en français, Emma me paraît obligée de franciser un peu ses écrits. Nous sommes sur le fil du funambule, en situation critique. Car il ne faut pas perdre, tout de même, le fumet oriental de cette histoire très subtile. Tout cela, je ne l'écrirai pas à Emma, bien entendu. Je ne sais même pas si elle comprendrait tout à fait mon sentiment intime sur « l'étage invisible ». Mais il est bon de le noter sur le vif, cela pourra m'aider si elle me demande un avis personnel.

Elle a écrit un livre qui n'est pas encore tout à fait au point, mais elle considère qu'il est achevé. C'est une étape critique pour tout auteur. Seul le temps pourra l'aider à y voir clair. Mais si on l'édite tout de suite à Tunis comme cela semble s'annoncer, eh bien c'est dommage.

/----/

1999
Revel

8 mars

Voici un petit journal de bord à partir d'une nouvelle que je viens d'entamer. Comme je ne sais trop où j'en suis, je viens ici dans ce carnet comme je l'avais fait jusque là pour d'autres textes, répugnant à ouvrir un cahier spécial.

La genèse du thème abordé se tient dans la promesse que j'avais faite à Colette Godeborge d'écrire pour elle une nouvelle intitulée « la poétesse et l'ordinateur ». Colette est morte et j'ai cru ce projet mort avec elle. Il m'est resté en tête, il s'est étoffé, il a pris un tour plus philosophique. Ce qui devait au départ n'être qu'une chronique désopilante (Colette en riait à l'avance) s'est approfondi avec le temps.

Le monde évolue. Le monde change. Et moi je n'évolue plus (ou tout au moins avec trop de lenteur pour suivre les cadences). Je me sens de plus en plus désuète et, ce qui est plus grave, je deviens analphabète. Incapable d'appliquer mon esprit aux signes électroniques.

Plutôt que de gémir j'ai envie de marquer cette fissure culturelle (Oh ! Le « radeau de pierre » de Saramago). Et par souci de l'avenir des poètes pour qu'ils n'électronisent pas leur

sensibilité, j'ai le projet de peindre, dans une perspective métaphysique, ce que représente l'acte créateur au moment de la dérive des continents.

J'ai démarré un peu au hasard érudant la partie « Godebargienne » qui se retrouvera dans mes notes de 96 : mes démêlés avec master Petit Con. Cette première partie va me demander environ trois pages, le plus désopilantes qui soient. Travail que je remets à plus tard, car il va nécessiter une plongée dans le cliquage et la souris.

J'ai donc envisagé une femme un peu âgée qui me ressemble beaucoup et qui est poète. Pourquoi ne pas l'appeler « Jeanne » me suis-je dit ce matin en arpentant le marché de Revel à la recherche d'une nappe. Cette idée me séduit car elle est complexe : personnalisation et dépersonnalisation. Cette femme médite sur la poésie, elle est en état permanent de rêverie, elle dialogue avec elle-même. Les pages que j'ai écrites sont comme toujours du mauvais Shakespeare, mais elles contiennent des éléments que je crois très riches.

Au cours de mes divagations écrites, j'ai introduit, comme ça, au hasard, la visite de deux amis dont l'un est sculpteur. Ils transportent dans leur camionnette une grande statue en terre cuite. On en vient alors à la genèse de cette œuvre, un homme à la tête rejetée en arrière et les poings tendus vers le ciel. « Qu'est-ce qu'il fait ce mec ? » demande Jeanne quand le mouvement a pris forme. « Il chasse les images virtuelles » lui répond Ed en boutade. « Alors c'est un iconoclaste ? »

Étrange chose que l'écriture. Ce passage n'était absolument pas prémédité. Et voici que je tiens le titre de ma nouvelle – L'iconoclaste.

Je dois ajouter que la statue en un premier temps « brisait les images » et que j'ai rajouté « virtuelles » par coquetterie, ne me doutant pas que je prenais un virage terrible.

Hier je me suis enflammée dans des raisonnements fumeux sur l'art plastique (le modelage) et la poésie (la structure préétablie). Je conserverai peu de choses de ces lignes.

En parallèle j'ai relu Homère et Schopenhauer. Homère (L'Odyssée) pour l'exquise naïveté de la facture poétique. Allant jusqu'à recopier les redites... « Athéna aux yeux pers » « la mer vineuse » Etc... Etc... qui soulignent la beauté orale de cette œuvre grandiose. Schopenhauer, pour me rassurer sur moi-même (il l'a fait).

En écrivant ici je ne cherche pas à me justifier, ni à éclairer vraiment ce que je cherche à écrire. Je tente de mettre en place un édifice solide, ce qui n'est guère facile si on considère l'aspect irréflecti et plutôt magique de l'acte d'écrire. Je mets l'œuvre sur ses bases. avec l'espoir que tout sera suffisamment en place pour occuper mes mois d'été, à Dourgne. Là-bas, je crée avec trop de difficulté. Par contre j'ai beaucoup de disponibilité pour l'agencement et la mise en ordre...

Nous aurons donc :

Premièrement : une introduction assez courte, romanesque et drôle où la poétesse écrit à un ami pour lui décrire ses déboires avec master PC (voir notes 1996).

Deux : la mise en punition de l'objet et la relation conflictuelle qui s'installe. Jeanne et PC ressemblant à un couple sur le point de divorcer.

Trois : l'iconoclaste apparaîtra comme briseur d'images virtuelles et briseur de virtualité.

Quatre : ici je suis à sec. Je ne vois pas encore où je vais mais c'est sans importance. L'expérience m'a appris que « quand on y va on y va » et le but surgit quand on ne l'attend pas.

/----/

En fait le sens profond après lequel je cours (en tous sens) est la démystification du virtuel. Ses pièges, bien sûr. Mais aussi une certaine façon de l'appivoiser. Je veux éviter à tout prix le passéisme ringard, même si j'ai pondu un couplet assez chouette sur la sensualité de l'écriture manuelle.

L'iconoclaste brise ces images, d'accord. Mais il est en grand danger dans les cahots de la camionnette, et il est grandement question qu'il atteigne son lieu d'exposition avec un bras brisé, ce qui signifie que les bonnes vieilles méthodes ont leur fragilité.

/----/

Avant d'entreprendre l'Iconoclaste j'ai écrit un petit poème dédié à Ronsard qui est un concentré de cette future nouvelle :

« Pauvrette en châle gris j'avance à pas petits.. » Etc...

/----/

20 mars

Et me voici au plus bas de cette entreprise. Je viens de relire toutes les pages écrites au jour le jour sans préméditation et je n'y trouve qu'un pathos assez narcissique. Et pourtant « l'iconoclaste » a le bras droit brisé !

J'ai poussé le bouchon assez loin, allant jusqu'à faire des croquis de mon fameux iconoclaste, croquis assez vigoureux et réussis, qui m'incitent à penser que plutôt qu'écrire je devrais peindre ou dessiner... Mais ces croquis ont leur importance, car l'image existe maintenant dans ma tête, ce qui m'insuffle une certaine vigueur.

Autocritique : je me suis trop appesantie dans ces pages sur l'état végétatif où croupit le poète afin de laisser germer ses merveilles. J'en conclus que je dois freiner des deux pieds sur cette partie du travail et commencer à bâtir mon récit. C'est tout de même un « récit intérieur », l'aspect romanesque doit rester un peu en filigrane. J'en suis à faire des politesses au lecteur. Car tel qu'il est, brut, le texte est carrément illisible. Et je déteste à l'avance cette partie rationnelle de l'ouvrage. Étape nécessaire pour une construction véritable. C'est un choix. Ou je reste dans l'illisible ou je bascule dans le lisible. Le gros cahier rempli de mots écrits très gros est un matériau brut. Je ne dois pas oublier les étapes de « Antoine Quayribus » et les pages noircies avec désespoir dans la chambre aux chrysanthèmes bleus de l'hôtel Bel Air. Je doutais absolument, pendant cette cure, que j'écrivais un de mes meilleurs textes. Et je n'étais porté par rien de cohérent.

Ce sera, je crois, un texte moins long. Une vingtaine de pages ? Pour l'instant j'ai gommé toute la partie informatique. Elle sera de peu d'importance mais elle DOIT être écrite. En effet je ne crois pas que je m'insurge contre l'ordinateur, je tente de lui mesurer sa place. Et surtout de peindre cette effarante culbute de la culture contemporaine. Il s'agit d'un texte résolument poétique. Saramago m'habite (peut-être un peu trop). Et si je pouvais seulement croire en moi tout irait plus gaiement.

A suivre ...

/----/

Février 2001

Tout est resté en plan.